

Sur le tout il fut un des hommes les plus habiles parmi tous ceux qui eurent à diriger les débats dans la Chambre des Communes ; et il possédait à un haut degré le bon goût, la bonne humeur, les manières agréables qui sont plus utiles dans la direction d'une assemblée délibérative, que l'éloquence même la plus brillante. On demandera, peut-être, comment, avec toutes ces qualités, il n'a pas fait un meilleur ministre ? Mais qui pourrait répondre à une pareille question ? Qui même oserait dire qu'il n'a pas suivi la politique qu'il croyait consciencieusement la plus avantageuse à son pays ? Bien plus, qui peut dire si ce n'est par forme de doute et d'hypothèse que cette politique n'était point celle qu'il fallait suivre ? Je pense qu'il a été séduit par sa vanité, que les empereurs, les rois, les congrès lui ont tourné la tête, et qu'il tenait avant tout à ce que le pays qu'il représentait eût un aussi grand rôle que n'importe quel autre pays, dans le grand drame politique qui se jouait sur le continent. Le résultat de sa politique a été, que nous sommes mêlés aux affaires du continent plus que nous ne l'avons jamais été, ce qui entraîne des négociations sans fin et des dépenses énormes. Nous nous sommes associés aux gouvernements qui font partie de la *Sainte alliance*, et nous avons donné notre appui à leur ambition et à leur despotisme de manière à nous faire détester par toutes les nations du continent. Notre conduite à leur égard, à la fin de la guerre, a entaché notre honneur et nous a fait à leurs yeux une réputation de mauvaise foi et d'ingratitude que nous ne pourrions jamais faire disparaître.

Ces dernières phrases sont très-sévères, malgré tout ce qui les précède. L'attitude du peuple à la mort de Castlereagh fait voir cependant qu'elles expriment une opinion assez généralement partagée. Une forte réaction se manifestait contre le rôle que le ministre avait fait jouer à l'Angleterre dans les affaires du continent, et ce fut cette réaction qui rendit nécessaire la présence de Canning dans le cabinet.

Il avait été décidé d'abord que les funérailles du grand homme d'état se feraient sans aucune pompe. L'enquête du coroner, tenue sur son cadavre comme elle l'eût été sur celui du plus humble sujet du royaume, avait donné un verdict qui permettait la sépulture chrétienne ; sa veuve insista pour qu'on lui rendit tous les honneurs dus à son rang. Voici ce qu'on trouve, à ce sujet, dans les *Mémoires d'Outre-tombe* :

J'assistai aux funérailles de lord Londonderry, à Westminster, le 20 d'août. Le duc de Wellington paraissait ému ; lord Liverpool était obligé de se couvrir le visage de son chapeau pour cacher ses larmes. On entendit en dehors quelques cris d'insulte et de joie lorsque le corps entra dans l'église : Colbert et Louis XIV furent-ils plus respectés ? Les vivants ne peuvent rien apprendre aux morts, les morts au contraire instruisent les vivants.

L'entrée de Canning dans le ministère ne fut pas une affaire facile ; le roi résista pendant plusieurs jours aux sollicitations de lord Liverpool, du duc de Wellington et de lord Bathurst. Ce dernier eut, selon Gréville, la plus grande part dans cette nomination, ce qui n'empêchait point les amis de Canning de croire qu'il lui était contraire. Lord Bathurst n'était pas homme à faire savoir à Canning ce qu'il faisait pour lui ; dans de semblables circonstances, il arrive souvent qu'un ministre s'attribue le mérite qui appartient à un collègue, et l'on croit au dehors tout le contraire de ce qui s'est passé au sein du conseil.

Si l'on en croit les confidences du marquis de Titchfield, cousin de Gréville, il y eut une espèce d'imbroglie, et Canning faillit refuser. Il est certain qu'il tarda quelques jours à donner sa réponse. D'après Titchfield, lorsque le roi eut consenti à demander Canning, il écrivit à Liverpool un billet conçu dans ces termes : "Le roi est d'avis que le plus beau joyau de sa couronne est le privilège qui lui appartient de pardonner à un sujet qui l'a offensé, en conséquence il informe lord Liverpool qu'il consent à ce que M. Canning fasse partie du cabinet." Lord Liverpool crut bien faire en montrant cette lettre à Canning, qui entra dans une grande colère, et écrivit une lettre que lord Liverpool devait montrer au roi, et qui était aussi violente que possible, mais elle fut jetée au feu sur les représentations que lui firent ses amis et remplacée par une acceptation. Le duc de Wellington était tombé sérieusement malade pendant que l'affaire à laquelle il tenait beaucoup était pendante, et au nombre des motifs que le roi avait de céder à ses ministres,

celui de plaire au héros de Waterloo fut sinon un des plus réels, du moins un des plus ostensiblement avoués.

Dans tous les cas, les mânes de la vindicative Caroline de Brunswick durent être apaisés et par la fin tragique du ministre qui l'avait persécuté, et par le retour triomphant de celui qui avait résigné sa charge par sympathie pour elle. S'il eût été encore de mode de faire des *dialogues des morts*, il y en aurait eu un joli à composer entre l'ombre de la reine et celle de Castlereagh.

Par tout ce qui se passa dans la première session du parlement qui suivit la nomination de Canning, on peut juger de la sagesse de lord Liverpool, du duc de Wellington et de lord Bathurst en enlevant à l'opposition ce brillant et populaire orateur. Elle avait bien assez de Brougham qui, tandis que Canning était allé se faire élire, fit une vigoureuse sortie contre la sainte alliance à propos des affaires d'Espagne. L'opinion était très-irritée en Angleterre, et cette agitation, qui s'était manifestée lors du procès de la reine, était toujours entretenue par l'école révolutionnaire.

Lord Liverpool, dit M. de Châteaubriand, avait lui-même de tristes pressentiments. Je dinai un jour chez lui. Après le repas, nous causâmes à une fenêtre, qui s'ouvrait sur la Tamise ; on apercevait en aval de la rivière, une partie de la cité dont le brouillard et la fumée élargissaient la masse. Je faisais à mon hôte l'éloge de la solidité de cette monarchie anglaise, pondérée par le balancement égal de la liberté et du pouvoir. Le vénérable lord levait et allongeait le bras, me montra de la main la cité et me dit : "Qu'y a-t-il de solide avec ces villes énormes ? Une insurrection sérieuse à Londres, et tout est perdu."

Les deux sujets principaux d'agitation étaient les affaires d'Espagne et celles d'Irlande. De retour à la Chambre des Communes, Canning, dans un de ses plus brillants discours, démontra que le gouvernement avait fait tout ce qu'il était en son pouvoir de faire pour protéger le parti constitutionnel, et en même temps il demanda si l'Angleterre était prête à s'engager dans une guerre contre toutes les monarchies de l'Europe, pour donner à une nation des libertés dont elle paraissait elle-même se soucier assez peu. C'était prendre non-seulement la majorité ordinaire de la Chambre, mais toute la Chambre elle-même par son faible. Aussi, Brougham, malgré toute son éloquence, sentit cette fois-là que le terrain n'était pas solide, et il voulut éviter un vote ; mais le ministre des affaires étrangères insista, et le résultat fut une division de 372 contre 20, la plupart des membres de l'opposition ayant quitté la chambre pour ne pas avoir à voter.

La position personnelle de Canning au sujet des affaires catholiques prêtait beaucoup plus à la critique. On a vu qu'il s'était fait, dans une certaine mesure, le champion de nos co-religionnaires, et avait demandé le droit pour les lords catholiques de siéger à la Chambre haute. Lorsque M. Plunkett proposa la nomination d'un comité chargé de s'enquérir des plaintes des catholiques, Brougham attaqua vivement le ministre des affaires étrangères, faisant contraste *ses tergiversation* avec la conduite de M. Peel, qu'il combla d'éloges pour sa droiture et sa fidélité à ses principes. "Le ministre des affaires étrangères, dit-il, ayant eu à opter entre une sentence de *transportations* aux Indes, ou une condamnation aux travaux forcés dans son pays—se voyant à la merci du chancelier, lord Eldon, dont les principes étaient si différents des siens, a opté pour le moindre mal, et nous a donné l'exemple d'une tergiversation politique comme l'histoire n'en avait encore jamais racontée." Canning sentit vivement ces sarcasmes ; il n'y put tenir et, se levant, il donna un démenti direct à son adversaire. Rappelé à l'ordre, il refusa à plusieurs reprises de se rétracter, et comme un duel devait être nécessairement la conséquence de cette altercation, on allait mettre les deux orateurs sous la garde du sergent-d'armes, lorsque sir Robert Wilson trouva moyen de tout concilier par une de ces habiles et puériles fictions, au moyen desquelles on parvient quelquefois à sauvegarder à la fois la dignité de la chambre et l'amour-propre d'un

député récalcitrant. Les deux honorables personnages furent censés s'être fait des excuses réciproques, et n'eurent qu'à déclarer qu'ils n'y penseraient plus ; et au fait, ils ne demandaient peut-être pas mieux.

La position de Canning différait de celle de Castlereagh en ceci, qu'il pouvait suivre une ligne de conduite à peu près semblable à celle que son prédécesseur aurait tenue, sans exciter les mêmes soupçons ni provoquer les mêmes attaques. Il y paraissait forcé malgré son inclination, et était censé céder aux intérêts de la nation ; tandis que Castlereagh, tout dévoué aux idées réactionnaires, eut été accusé d'agir uniquement dans l'intérêt de la sainte alliance.

Si, du reste, le ministère anglais ne s'opposa pas autrement que par ses conseils et son action diplomatique à l'expédition d'Espagne, à la délivrance de Ferdinand VII, lorsqu'il s'agit plus tard des colonies espagnoles qui venaient de s'insurger, il prit une attitude plus énergique et même assez menaçante, et signifia à la France que si elle intervenait, l'Angleterre se croirait aussi obligée d'intervenir en sens contraire ; c'était le *casus belli* bien posé.

Le langage que Canning crut devoir tenir en s'adressant aux citoyens de Plymouth, ce grand arsenal maritime de l'Angleterre, fut très-significatif à ce point de vue, et fit voir que si l'Angleterre voulait la paix, elle ne la voulait point à tout prix. Il fut surtout heureux dans une comparaison tirée du spectacle qu'il avait sous les yeux :

Notre tranquillité présente n'est pas plus une indice d'inappétence pour la nation, que le repos et l'inertie de ces énormes masses flottantes qui se trouvent maintenant dans notre port, ne sont pour elles une preuve de faiblesse ou d'innutilité ! Vous savez tous qu'en en clin-d'œil, au premier appel de la patrie, ces masses étonnantes qui ont l'air à dormir paresseusement sur les eaux, prendraient l'aspect d'être animés pleins de vie et de force ; qu'en un clin-d'œil, elle déploieraient leurs vastes ailes, réuniraient tous les éléments de beauté, de courage et de force qu'elles possèdent, et feraient éclater la foudre dans leurs flancs maintenant silencieux. Tel serait l'aspect que prendraient tout à coup ces étonnantes créatures de notre industrie, se réveillant et déployant toute leur puissance ; tel serait aussi celui de l'Angleterre si on la forçait à sortir du repos et du silence qui lui permettent de concentrer ses forces sous une passivité apparente ; mais à Dieu ne plaise que pareille chose arrive ! Après une guerre d'un quart de siècle où d'abord, isolée, elle a eu toute l'Europe coalisée contre elle, et d'où elle est sortie ayant toute l'Europe coalisée autour d'elle, l'Angleterre peut bien se reposer quelque temps sans que l'on se méprenne sur le compte de sa puissance et de sa valeur !

P. C.

(A continuer.)

ERRATUM.—Dans la dernière revue européenne, avant-dernier alinéa, au lieu de : "verretries," lisez : "vareuses."

NOUVELLES GÉNÉRALES

Québec, 16.—Le Révd. M. Labelle, curé de Saint-Jérôme, a paru, ce matin, devant le comité des industries et a rapporté les résultats des expériences faites dans la fonderie de Bisset, par M. Piret, ingénieur de mines français, avec le minerai de fer trouvé dans les environs de Saint-Jérôme. Ce minerai a été converti de suite en gueuses de fer. Il ne coûterait que 50 centins par tonneau pour convertir le minerai en fer. M. Bisset s'est déclaré parfaitement satisfait des expériences qui ont été faites devant lui. Des échantillons du fer en question ont été présentés aux membres du comité.

Bilbao, 16.—En conséquence du refus des provinces basques de payer les 18,500,000 réaux exigés d'elle pour maintenir l'armée d'occupation, le trésor de la députation provinciale a été saisi par ordre du général Quesada. Lorsque la saisie a été opérée, le trésor était vide. Il est probable que la députation et le conseil municipal offriront leur résignation. Le gouvernement expédie des troupes et la plus grande excitation règne dans ce district.

Vienne, 20.—Au moment où le monitor autrichien, le *Maros*, passait devant la forteresse de Belgrade, plusieurs coups de feu, dirigés sur le navire, ont été tirés du fort.

Le consul général autrichien, le prince Wrede, qui se trouvait à bord, a immédiatement fait donner ordre au capitaine de prendre position devant la ville.

La manœuvre a été faite, mais en chargeant le canon de la tour du monitor, une bombe a fait explosion. Un enseigne de vaisseau et 70 matelots ont été blessés. Les sentinelles du fort ont alors recommencé le feu, persuadées que le monitor tirait sur la citadelle. Le prince Milan a envoyé son ministre Risties faire des excuses

au consul autrichien, l'informant que le commandant du fort venait d'être destitué.

Londres, 22.—Une dépêche spéciale de Pesth au *Standard* dit que la plus grande irritation règne dans cette ville à propos de l'affaire du Maros. La résignation du cabinet ne satisfait pas les journaux : ils demandent l'occupation de Belgrade.

Un télégramme de Berlin au même journal dit que la nomination de Midhat Pacha est regardée par la Russie comme un défi.

Londres, 22 déc.—Dans l'hôpital métropolitain de Londres, il y a actuellement 722 malades atteints de la petite vérole. L'année dernière, à la même époque, il y en avait 122 atteints de la même maladie.

New-York, 22.—Les recettes des théâtres, hier soir, au profit des victimes de l'incendie de Brooklyn, se montent à douze mille piastres, toutes dépenses payées.

Le secrétaire du comité de secours dit qu'il a présentement vingt-cinq mille piastres à sa disposition.

FAITS DIVERS

—De septembre 1873 à septembre 1875, 44 ours ont été tués dans le comté de Wolfe, dont 9 dans le seul canton de Dudswell. Certes, le conseil de comté ne comptait pas si bien réussir, et il fut presque effrayé du vide que le paiement de toutes ses primes fit dans le coffre de la municipalité. En conséquence, on jugea prudent de diminuer la prime de moitié. Malgré cela, 16 têtes d'ours ont encore été abattues durant l'année finissant au mois de septembre dernier. C'est donc un total de 60 ours dont a débarrassé le comté dans le cours de deux ans. Cette race de maraudeurs n'est pas encore éteinte cependant, et les dommages causés aux moissons et aux troupeaux, cet automne, ne le prouvent que trop. Dans le seul canton de Wotton, ces dommages s'élevèrent à plusieurs centaines de piastres.

—L'armement et le costume des officiers de l'armée française vont être modifiés prochainement. A l'avenir, les officiers porteront un sabre très-fort, et le ceinturon sera porté sous le vêtement au lieu de l'être sur la tunique. En été, le costume sera plus large et plus léger, et en hiver un pardessus sera ajouté. La lame du sabre sera bronzée, de même que le canon et la baïonnette du nouveau fusil des soldats, afin que l'éclat du soleil frappant sur des armes brillantes ne divulgue plus à l'ennemi les mouvements des corps de troupe. Les officiers seront munis d'un porte-manteau en cuir vernis et qui pourra servir soit comme manteau, soit comme havre-sac. Il est divisé en quatre compartiments ; l'un contient une petite lampe, un autre est pour le pain ou le biscuit, un troisième pour les provisions, et le quatrième pour un verre. Il reste encore de la place pour une petite poche, tandis que les à côtés sont disposés de manière à recevoir ce qu'il faut pour écrire, une carte et un compas.

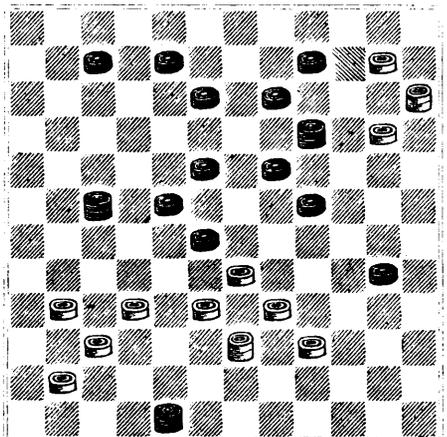
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 54
Par N. SAMSON, Village Lauzon, Lévis.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 52			
Les Blancs jouent de		Les Noirs jouent de	
45	39	34	45
57	50	46	57
50	39	33	46
44	33	55	44
69	63	26	39

2^e et gagnent

Solutions justes du Problème No. 52

Montréal.—Ar. Peltier, C. Labelle et Aug. Demers, et L. H. Charbonneau.

Québec.—N. Langlois, R. Roussel, J. Lemieux et O. Tardif.

Holyoke, Mass.—John Gadbois.

Autres Solutions du problème No. 51

Montréal.—L. H. Charbonneau.

Village Lauzon, Lévis.—N. Samson.

Nous publions aujourd'hui un des plus beaux problèmes du jeu de dames.